

## *L'agora de la rue de Verneuil*

Tu longes en silence la Seine, à l'abri d'une haie de peupliers, en vue du pont Royal. Rien ne bouge, en cette fin d'été indien, les feuilles elles-mêmes ne frémissent qu'à peine, les berges ont l'impassibilité des photos anciennes : la terre s'offre une pause bien méritée, entre deux rotations.

Arrêté par les tresses lascives d'un saule, dont le ballet t'émeut comme si c'était ton corps que le fleuve faisait danser, tu empruntes un escalier de pierre, pour déboucher sur les quais déserts, à hauteur des dernières boîtes de bouquinistes.

Par quel miracle les feux restent-ils obstinément verts ?

Tu ne reconnais pas même les immeubles qui bordent la chaussée, si familiers pourtant...

Un Paris de rêve, pris dans une ambre invisible.

Tu empruntes l'artère qui desservait autrefois le bac, bifurques dans une rue perpendiculaire pour la remonter jusqu'au numéro 46, traverses une cour fermée par des boxes couverts de scies et grimpes jusqu'au quatrième étage sans effort, comme si le vent soulevait tes semelles et que des ailes te portaient.

La porte que tu pousses donne sur un salon noir

de monde dont les murs tendus de lin sont creusés de niches abritant des bustes.

Qui peuvent bien être ces gens qui parlent ta langue mais usent d'une autre grammaire, comme si elle avait été génétiquement modifiée ? Tu as beau te retrouver « chez toi », tu peines à reconnaître ces figurants.

Tu pousses la porte de la chambre et t'inquiètes de découvrir, près du visage aimé, des traits rappelant les tiens mais où rien ne raccorde puis, en tirant sur les draps, un corps long et nerveux...

Quel est cet alien dont tu réintègres insensiblement le souffle, avec le soulagement du somnambule retrouvant consistance ?

T'éveillerais-tu d'un rêve fait par un autre ?

Un raclement de gorge te rassure : c'est bien Jacques qui repose sous la couverture en fausse fourrure, et c'est bien toi qui t'approches de lui en roulant sur le flanc.

Ton ventre adopte le contour de ses reins, tes bras et tes chevilles se mêlent aux siens, comme les branches d'un caducée. Tu poses délicatement l'oreille contre son dos jusqu'à percevoir les battements de son cœur, dont l'écho amplifie les tiens. Attiré par la chaleur de ce corps assoupi, tu fourres ton museau entre les aisselles et t'enivres de ce parfum naturel.

Tu crois entendre les Platters entonner *Twilight time*, un sirop pressé en 1958 qui dit bien le calme que tu éprouves, depuis que tu aimes ; en psalmodiant « *Chaque jour je prie pour simplement être avec toi le soir* », ces voix viriles t'apaisent. Tu te blottis un peu plus contre Jacques, en frère gigogne, vos respirations se répondent à contretemps, les effluves du rêve

se reforment, tu glisses dans une masse d'eau fraîche comme la rosée.

Tu nages à mille lieues sous les mers, dans une forme de silence étouffé.

Des mots n'évoquant qu'une rumeur sous-marine finissent par t'atteindre, mais en clair cette fois. Émergeant de ton néant liquide, tu jettes un œil sur le réveil à quartz de la table de nuit et sautes du lit pour nouer un pagne autour de tes reins...

Ton apparition surprend l'assemblée. Tu lèves haut les bras et t'exclames de façon outrée : *Bon-jour, amis du cinéma !* comme les speakers d'autrefois, afin d'encourager les rédacteurs à reprendre leur discussion. En te voyant aller de profil, long, mince et tanné comme un Égyptien, ils répriment un rire : cette quasi-nudité détonne.

Tu passes sous une douche brûlante et t'étonnes, en sentant le contact du savon sur ta peau, d'être encore en vie, comme s'il s'agissait d'un miracle – tu n'as pourtant que 23 ans ! Tu retiens un dernier bâillement en attrapant la serviette puis souris, en pensant à l'une des citations favorites de Jacques : *Elle bâillait devant moi, je lui ai dit : Bâille-bâille !*

Tu gagnes la cuisine aux carreaux blancs et verses une casserole de lait bouillant dans ton bol de Ricoré en chantonnant : c'est bon d'avoir un domicile fixe, de ne plus avoir besoin de voler ou de se droguer, de ne plus craindre d'être interpellé pour agitation, recel, usurpation d'identité : le chat de gouttière est devenu un siamois d'appartement.

La folie qui a emporté ton frère aîné, après ton oncle maternel, ne te fait plus peur. Tu vivais avec

l'obsession de l'autre que tu risquais de devenir ; tu fais presque corps avec toi-même. La tempête est passée.

Ayant repris des études, tu t'apprêtes à rédiger une maîtrise sur les super-pouvoirs narratifs de Vautrin, le forçat balzacien aux mille visages, après avoir pensé analyser l'usage du « on » chez Flaubert. Au terme d'années chaotiques, tu mènes enfin une existence stable auprès de Jacques, qui anime une revue de cinéma, et de Bernard, qui reste son compagnon, au cœur d'un quartier bourgeois-bohème situé en lisière de Saint-Germain-des-Prés.

Tu vivais d'enquêtes menées à la schlague au sortir des stations de métro, en poussant des inconnus à te confesser leurs habitudes alimentaires ou médicamenteuses (tu finissais par demander à tes proches de se mettre dans la peau d'une ménagère de 40 ans ayant deux enfants, pour épargner ces innocents) : c'est la faculté de Vincennes qui t'entretient désormais en te versant un salaire d'élève-professeur. Tu ne réponds plus aux lettres anonymes te sommant d'envoyer un billet de cent francs à un improbable parrain et de trouver dix filleuls aptes à prolonger la chaîne, et tu n'espères plus qu'une sorte de Tentateur t'offre sa fortune, sa notoriété ou son influence contre ta jeunesse : en te payant pour étudier Huysmans et Mallarmé, l'Université t'assure valoir chaque mois quelque chose.

Tu as délaissé le pseudo d'« Arnulf » sous lequel tu as vécu le début de ces années 70, pour redevenir Claude, le prénom que t'avaient donné des parents las d'avoir encore engendré un garçon ; l'assemblée t'accueille à ton retour sous ce nom, avec la déférence amusée qu'on réserve au compagnon du maître des

lieux ; comme si tu devais ta faveur au lit, plus qu'à l'esprit.

Tu te fais cette fois discret, en entendant Jacques esquisser les grandes lignes du dossier qu'il compte consacrer, pour la sortie de *Perceval le Gallois*, à Rohmer, ce cinéaste qui a su échapper *aux contraintes et aux angoisses inhérentes au cinéma, à ses lois financières et artistiques.*

— ... Comme s'il avait inventé ses propres règles du jeu, sinon sa propre économie, qu'il n'eût pour ainsi dire besoin de personne, pas même de ce public qu'il a néanmoins trouvé à force de solitude et d'originalité.

Sa capacité à traduire en phrases sa pensée, à lui donner un caractère spontanément « écrit », à travers de complexes synthèses où l'esthétique rejoint la psychologie, t'étonne toujours. De sept ans ton aîné, il ne ponctue d'aucun « Euh... » ses périodes, épargne à ses auditeurs les « genre... » et les « Vous voyez ce que je veux dire », ne cherche jamais ses mots. Il évalue à trente ans le travail de cinéastes qui ont deux fois son âge comme s'il avait vu tous les films, supervisé tous les tournages. Rétif aux intimidations artistiques comme aux allégeances intellectuelles, il place Rohmer plus haut que Godard, tout en prenant plaisir à revisiter cette Qualité française que la Nouvelle Vague, dont ces cinéastes font partie, s'est acharnée à disqualifier. On le croit donc quand il affirme que Rohmer, avec sa silhouette de prof et ses tenues de randonneur, accomplit une œuvre lumineuse et durable, en *outsider* indifférent aux modes ; c'est presque un autoportrait qu'il esquisse.

En le voyant arracher avec impatience le filtre de sa

Player's, comme une protestation implicite contre une société qui tend à tout affadir, tu te demandes si tu ne serais pas d'abord tombé amoureux de son tempérament intrépide. Sa façon nerveuse de se ronger les ongles te plaît, autant que ses brefs accès d'humeur antimoderne, comme s'il gardait intacts les impatiences de l'adolescence, son besoin de tout redresser. Tu aimes le voir, quand siffle un lieu commun, lui opposer un silence excommunicateur, comme s'il savait qu'une abstention bien mise en scène frappe plus que l'idée la mieux tournée : son profil de médaille est alors l'exacte traduction de son laconisme.

Il est grand et racé, avec des pommettes saillantes et des lèvres violine très dessinées, porte une veste Cerruti et un pull en vigogne, des jeans cigarette et des boots noires Piccadilly. Tu mesures la chance que tu as eue de le retrouver, à tout juste 21 ans, dans les sous-sols d'une boîte de la rue Sainte-Anne, peu après l'avoir croisé chez un ami de Bernard. Comme si les dieux avaient tenu à te faire gagner du temps en te menant d'emblée au garçon le plus apte, par l'acuité de son intelligence, à élargir ton horizon en fixant ton désir, et à donner à ta souplesse existentielle un pôle.

Tu le trouves bien plus viril que la plupart des présents : il n'y a rien en lui de mou ni de vague. Ni le sentimentalisme ni la bien-pensance ne le menacent ; ferme dans ses goûts, stable dans ses choix, il est exactement ce qu'il montre et montre presque tout de ce qu'il est. Il faut le cinéma pour qu'il se fonde dans l'écran, sinon il regarde tout à bonne distance, en spectateur attentif et éclairé.

Ses collaborateurs, qui aiment pour la plupart les

femmes, subissent aussi sa virilité par excès : il suffirait d'ajouter des favoris à ses joues et des épaulettes à sa veste pour faire de lui l'un des héros de Géricault, de Guérin ou de Gros qui chargent les visiteurs des musées, sabre au clair, sous les noms de La Rochejaquelein ou de Bonaparte.

— Alors, qui a envie d'écrire sur quoi... Philippe ? Renaud ?

Le premier obtenant un article sur *Perceval* et le second une interview de Nestor Almendros, le chef-opérateur du cinéaste, tu proposes de réfléchir aux relations circulaires que nouent les héros rohmériens : elles te rappellent ce jeu des quatre coins auquel tu te livrais, avec tes frères, mais aussi les liens qui t'unissent à Bernard et à Jacques...

— Parfait, suggère ce dernier, tu peux aller jusqu'à cinq feuillets.

C'est généreux, mais tu n'as pas envie de croire à du favoritisme, quoique tu serais déçu en même temps d'être traité comme les autres. Tous égaux, mais toi un peu plus...

Tu es heureux de pouvoir revenir sur ce cinéaste découvert à l'âge de 14 ans avec *Ma nuit chez Maud*, où la fiction découle non du mensonge mais d'une vérité si resserrée qu'elle en devient presque immatérielle, le film se présentant comme un double anorexique de la vie, délesté de la moindre graisse naturaliste. Tes textes ne te satisfont encore qu'à moitié, mais tu es fier aussi de voir ton nom imprimé dans sa revue : *Cinématographe* t'en impose bien plus que *L'Entonnoir*, la feuille militante où tu publias sans le signer ton premier papier, six ans plus tôt, sous l'autorité d'un ténor pâlisant de 68.

— ... Il faudrait aussi pouvoir analyser les rapports entre les sexes dans *Les Contes Moraux*, ajoute Jacques. Parées de prénoms beaux et rares comme des bijoux : Haydée, Aurora, Laura, Lucinde, les femmes s’y offrent à la curiosité du mâle, un trentenaire épris d’ordre, au physique presque neutre...

— J’aimerais revoir *La Collectionneuse*, justement, l’interrompt Louis.

— Sous quel angle ?

— Du hasard porté à une sorte de nécessité objective.

En entendant Louis ajouter qu’il faut juger un artiste « à l’aune de ses propres ambitions », des termes qu’aurait pu utiliser Jacques, tu repenses à ce jeu enfantin qui te faisait crier à l’école : « Jacques a dit : *Levez-vous !* », à quoi tes camarades répondaient inmanquablement en se dressant : « Jacques a dit : *Levez-vous !* »... Peu échappent à cette contamination mimétique, dans les réunions de *Cinématographe*.

— Je te donne six feuillets, fait Jacques.

Sans doute n’a-t-il pas les moyens de rémunérer ses collaborateurs comme ils le mériteraient, mais il les invite dès qu’il le peut au restaurant, leur fait livrer des cassettes et des livres, comme il donne volontiers leur chance écrite à ceux qu’ils lui recommandent. Doté d’une aisance et d’un brio peu communs, il aime redistribuer cette manne en encourageant autrui à mieux faire, en le poussant à être aussi exigeant que lui ; aussi ne suscite-t-il jamais la jalousie, au contraire de tant de gens doués, si habiles à alimenter l’aigreur d’autrui.

Certains rédacteurs ont pourtant de l’ambition, d’autres ne se l’avouent pas encore, comme toi, les



derniers riant de leur inaptitude à en avoir, comme François : le dédain pour l'arrivisme de l'après-Mai a laissé des traces. Pour ta part, tu ne souhaites encore rien d'autre que de mener une vie aussi dense et rythmée qu'un roman, avec son lot de rencontres fatales.

Témoin lucide de la comédie humaine, Jacques lui-même apprécie plus l'accomplissement artistique que l'ambition sociale, tout comme il préfère la nourriture à la vaisselle ; mais existe-t-il un artiste sans ambition ? Il serait le premier à rire d'une question si naïve. Il n'estime sûrement pas que les premières places soient monopolisées par des « imposteurs », comme Philippe, ton second frère aîné, mais il a aussi un flair unique pour détecter les fausses valeurs. Tel un leader naturel qui n'aurait aucun besoin de publicité, il ne brigue d'autres positions que celles qu'il occupe d'emblée. Il ne suscite pas d'intrigues, en retour, personne ne songeant à lui contester une place qui semble faite sur mesure : bien trop libéral pour être dirigeant, Jacques obtient d'emblée le meilleur de chacun...

— Je pensais aussi à un dossier consacré à Howard Hawks, cela vous inspire quelque chose ? ajoute-t-il en faisant tourner sa chevalière autour de son annulaire.

Tu sais qu'il aime ce cinéma âpre et caustique, avec ses amours fatidiques et ses amitiés ambiguës. Hollywood a suscité les émois érotiques fondateurs du petit garçon avide d'images, puis de l'adolescent à qui les immenses salles d'Oran offrirent de puissants exutoires.

Il se rappelle tout de son enfance dans l'Algérie française, entre un père chirurgien venu de Corse et une mère exubérante d'affection, des tournées Kar-senty aux fêtes de Mesdames Maillan et Medousa,

où les enfants des notables locaux caracolaient en peau de lapin sur scène. Il semble n'avoir jamais fait preuve de distraction, de bêtise ou même de naïveté, durant ces années où lui seul semblait savoir que tout pourrait mal finir, pour avoir buté sur un corps criblé de balles au sortir du lycée Lamoricière, alors que ses camarades entonnaient des quatrains obscènes : les présidences d'un adulte dans le corps d'un garçon.

Comme tant de Français d'Algérie, il a dû partir en 1962 dans l'heure, en n'emportant qu'un sac de sable éolien et quelques livres, ultimes traces de son enfance en terre d'Afrique, mais son père l'ayant préparé à l'exode, il a eu le réflexe d'enregistrer chaque détail de leur déroute sur le chemin les menant au port de Mers el-Kébir. Il tend depuis à voir le monde à la façon d'un film dont il serait le spectateur à la fois plus que renseigné et sceptique, comme si l'existence s'était définitivement déréalisée ce jour-là et que la terre, perdant sa légitimité native, était devenue un immense trompe-l'œil où le dérisoire des situations annonçait les drames à venir.

Comment imaginer qu'il ait pu grandir dans cette culture-là, pourtant ? Il est si alluré que tu aurais parié en le rencontrant, deux ans plus tôt, qu'il avait toujours vécu à Paris et que tu avais peiné, en découvrant ses parents, à leur trouver des points communs ; il aurait prétendu avoir été adopté, tu l'aurais cru d'emblée...

Sans doute a-t-il toujours tenu à exister par lui-même, loin des réflexes communautaires ambiants. Pour avoir très tôt connu le prix à payer à tout bouleversement historique, puis en avoir souffert dans sa chair, il

se garde de toute idéologie : pour bien sentir et penser, il faut sentir et penser seul, à ses yeux : personne ne détecte mieux les ressorts cachés des êtres, leur système de valeurs et leurs préjugés, leurs réticences aussi...

— Bien, devant le succès de ma proposition, je suggère un dossier sur le nouvel Hollywood, ironise-t-il, mais vous avez encore le temps de réfléchir à Hawks.

— Quand aura lieu la projection de *Perceval* ? s'inquiète soudain Louis.

— ... Voyez ça avec Philippe.

— Rue Troyon, le 12 décembre à 20 heures, précise ce dernier. La sortie étant prévue pour le 7 février, vos textes doivent être prêts pour les fêtes.

Et Jacques de se lever en saluant l'assemblée pour se diriger vers l'entrée, en jetant son manteau sur les épaules, un vrai courant d'air...

De Pierre, ton frère aîné, il a l'allure solide et volontaire des garçons de l'après-guerre, élevés dans l'idéal néoclassique de la Reconstruction, qui lui faisait voir, à distance, Paris et la métropole comme les dignes successeurs de Rome et d'Athènes. De ton autre aîné, Philippe, il a l'humour abrasif des garçons devinant que ce programme ne leur correspond pas tout à fait, leurs désirs les poussant vers des modèles plus bizarres. Et ce sont les deux êtres qui t'ont le plus marqué.

Tu vois son visage se fermer, alors qu'il découvre son reflet dans le miroir du salon : un jeune comploteur s'apprêt à s'emparer de la Curie, au terme d'un discours fulgurant, afin d'en finir avec le verbiage d'édiles corrompus et d'imposer l'Empire à la République. Mais ces vertiges bonapartistes se dissipent aussi vite qu'ils sont apparus, tels les rêves engendrés par l'éther...